

1^{er} texte : ... May tout court ne ressemblait pas aux autres, surtout pas à son répétiteur. Petite taille, pas très beau, insolent, bagarreur mais aussi gentleman à ses heures perdues, il avait le don de se faire remarquer en toutes circonstances. Il provoquait la colère et le mépris de ses camarades de classe et suscitait leur jalousie par rapport à la gente féminine qu'il ne manquait de courtiser sans le moindre gêne. Ainsi May tout court avait tapé Kiara à l'œil. Sans s'en apercevoir, elle tombait dans les filets que le jeune homme tissait. Elle se surprit à aimer tout ce que les autres détestait en lui : ses vêtements en haillons, sa coiffure tantôt en hérisson géant tantôt en balai-brosse, sa vulgarité et sa vantardise. En revanche, son langage hors du commun fascinait. Il s'exprimait avec une aisance et une fluidité telles que ses camarades, quoique jaloux, ne se lassaient de l'écouter.

Kiara effeuillait le cahier, cette fois-ci. Elle tournait avec grande attention une page après l'autre, s'étonnant de l'imperfection et de l'absence de soins de l'écriture. Au milieu du cahier, là où les feuilles sont assemblées au fil à coudre, il apparut ! Le billet qui menaçait de s'échapper quand le cahier fut tombé. Un bout de papier plié en quatre, arraché du même cahier comme elle allait le découvrir ultérieurement. Les doigts lui tremblaient et son cœur s'emballait quand elle déplaça soigneusement la missive, en faisant durer le suspense, comme si elle craignait d'en découvrir le contenu. Elle l'étendit à côté d'elle sur le matelas de son lit où elle avait pris place et se mit en œuvre de la déchiffrer. Griffonnée dans une écriture absolument affreuse, la lettre comportait, outre des ratures, des rayures et des surcharges qui la rendaient difficilement lisible.

« Des vraies pattes de mouches ! », murmura-t-elle avec un sourire indulgent. Elle réussit toutefois à la défricher. Entièrement. Ce qu'elle ne comprenait pas, elle l'inventait.

Il écrivait :

« Salut, c'est moi. Tu sais, celui que tu ne quittes pas des yeux en classe. J'ai un message pour toi. Très simple. J'ai flanché pour toi. Je suis mordu, je te vénère, je t'admire. Ton image me hante, il me suit comme mon ombre. Je mange avec toi, je marche avec toi, je dors avec toi, je me réveille avec toi. Je t'ai en moi. Dans ma peau. Tu habites mes pensées le jour et tu hantes mes nuits. Laisse-moi faire et deviens l'élue de ma vie. Je veux t'aimer, te faire chanter, te rendre folle de joie, te faire crier de bonheur, te faire sauter de plaisir. Je veux voir les étoiles briller dans tes yeux, la lune éclairer ton visage, le vent caresser tes jambes nues, le soleil brûler ton corps. J'ai envie que tu m'aimes autant que je t'aime. J'ai envie de te prendre dans mes bras, caresser tes lèvres vibrantes et chaudes, et te donner un baiser comme tu n'en as jamais reçu et n'en recevras jamais durant toute ton existence. Un vrai Baiser. Es-tu partante ? Je sais que tu l'es, car tu ne peux pas me résister. Tu m'as toi aussi dans la peau. Sur ce, je te salue bien bas... »

2^{ème} texte : ... Tout allait bien jusqu'à ce jour du mois de Ramadan où, en rentrant du Collège plus tôt que d'habitude, elle trouva sa mère allongée sur le canapé avec une mine des mauvais jours. Ni coiffée ni maquillée, elle eut du mal à reconnaître en cette étrangère la femme la plus coquette et la plus joyeuse de Bwedzani. Elle la salua, elle ne répondit pas. Qu'importe. Elle l'ignore.

L'heure du futari approchait. De la cuisine, les odeurs sublimes caressaient agréablement les narines, les bouches se remplissaient de salive qu'on évitait d'avaler. Plus que quelques minutes avant le coucher du soleil, avant l'appel du muezzin invitant à rompre le jeûne.

Ce moment très privilégié du futari, chacun l'attend avec impatience. Après un jeûne total de près de vingt heures, les ventres crient famine et les gorges manquent se déchirer tant elles sont sèches.

Kiara monta dans sa chambre se changer pour le repas en compagnie de sa famille et autres invités qui gonflaient la population de la maison de Bwedzani aux heures des agapes. Tantes, oncles, cousins, religieux, voisins, mendiants... Le mois de Ramadan est une période de générosité et de partage. Les plus aisés mettent la table tous. Les nécessiteux en particulier. Ça leur fait gagner des points pour leur paradis.

Dressés sur la natte dans la cour éclairée par la grande lampe Petromax, les bons petits plats émerveillaient le regard et excitaient les papilles. Bananes, manioc, ignames, fruits à pain, viandes, poissons...

En fritures, en grillades, en curry. Le bouillon de riz beurré et poivré, le thé, le café... Et les pâtisseries. Des pâtisseries à la pelle. Une trentaine de plats différents jonchaient la natte fraîchement acquise au marché du Ramadan. Chaque soir des vingt-neuf ou trente jours du Ramadan c'était la fête dans les maisons de Ouani, d'Anjouan, des Comores.

La famille en totalité se réunissait en cette noble occasion pour fêter la rupture du jeûne ensemble, dans la joie et la bonne humeur. On priait, on chantait des cantiques, on écoutait les histoires des anciens sur la naissance du pays, les guerres contre les envahisseurs, la guerre sainte, ou les traductions des versets du Coran.

Kiara descendit tranquillement l'escalier, sans se douter du cyclone qui mijotait dans la cour. Au rez-de-chaussée, Maha Kabila était sur le pied de guerre. À peine et-elle mis pied à terre que la pauvre fille vit sa mère débouler du salon telle un taureau en furie, la mine complètement défaite, en criant des obscénités à son encontre et en agitant un index menaçant devant son nez. Ne comprenant pas de quoi il retournait, elle voulut en savoir plus, Maha Kabila ne lui en laissa pas le temps. Elle s'avança au pas de galop vers elle et, sans crier gare... Vlan ! La gifle s'abattit de plein fouet sur le visage de la pauvre, juste entre les yeux. Le nez lui brûla, le sang jaillit de la bouche.

La surprise ! Elle n'avait rien vu venir. Elle secoua la tête, retint un éternuement pressant et douloureux et vit les étoiles. Elle n'en doutait plus à présent, les étoiles des dessins animés des séances cinéma au Collège existaient réellement. Des milliers d'étoiles dansèrent devant ses yeux, scintillants et multicolores. Elles l'aveuglèrent, explosèrent dans sa tête, l'étourdirent et l'envoyèrent tout droit au pays des mille et une nuits.

Elle chancela. « Plouf ! », fit son corps en s'affaissant au sol, tel un sac de riz ou un vieux cocotier rongé par les termites. Puis ce fut l'avalanche. Elle sentit une masse d'eau froide se déverser brutalement sur son corps...

3ème texte : Tapi derrière un buisson à quelques pas de l'entrée de l'aérodrome, Maylor scrutait la foule pour tenter d'apercevoir sa dulcinée. Il jeta un œil au cadran de sa montre-bracelet. Plus qu'une demi-heure. Bientôt, on allait appeler les passagers pour l'embarquement. Son cœur se mit à battre très vite. La tristesse lui étranglait la gorge, les larmes lui brûlaient les yeux.

Il les avala, ferma les yeux et voulut respirer fort et long, mais sa respiration se raccourcit brutalement. Des petites chatouilles suivies de picotements puis de réelles piqûres lui labouraient les mains posées par terre. En une fraction de seconde il baissa sa garde et pencha la tête sur ses mains endolories et oh, Dieu ! Dans sa hâte de se planquer pour voir son amie une dernière fois avant son embarquement, il avait écrasé un nid de fourmis qui se trouvait juste là et y avait plongé les mains en plein dedans. L'horreur et la douleur lui paralysèrent la respiration. Dérangées dans leur besogne, des quantités de petites ouvrières rouges prenaient ses mains d'assaut. Il voulut crier, tenta de s'en abstenir et nettoya vigoureusement ses mains tout en supportant l'invasion avec stoïcisme, mais pas très longtemps.

« Surtout ne pas bouger, se murmura-t-il en continuant de se débarrasser des bestioles qui couraient le long de ses bras et ses jambes. Ne bouge pas Maylor, ne bouge... Au secours ! Bouge Maylor ! Sauve qui peut ! »

Le cri s'échappa de sa gorge bien malgré lui. Il émergea du buisson et se mit à courir comme s'il avait une horde de fourmis géantes à ses trousses. Ce qui était le cas car, à présent, les attaquantes envahissaient son corps tout entier. Pauvre Maylor ! Il n'avait même pas pu voir sa Kiara. Une chose le rassurait. Les compagnons s'étaient rendus vers elle et la salueraient pour lui.

De son côté, Kiara espérait l'incroyable. Comme au cinéma, elle s'imaginait voir surgir son ami de la foule. Il écarterait de ses coudes les passagers pour se frayer un passage jusqu'à elle en criant : « Laissez-moi passer, laissez-moi passer ». Il l'enlèverait dans ses bras et l'emporterait loin, très loin de cet endroit avec ses bruits et ses odeurs corporelles. Loin de cette tristesse qui lui écrasait l'estomac, étreignait son cœur et broyait ses intestins.

Une forte nausée lui monta à la gorge et une envie pressante de vomir la saisit... »